*Les Lais bretons moyen-anglais*, dir. Colette Stévanovitch et Anne Mathieu, Turnhout : Brepols, 2010, 503 p., EUR 70. (« TVMA9).

L’absence de traductions françaises (voire même de modernisation du texte original) de la plupart des œuvres anglaises médiévales les a longtemps rendues très difficilement accessibles aux francophones. Le plus souvent boudés par la communauté scientifique, ces textes avaient droit, dans le meilleur des cas, à une lecture fragmentaire, voire erronée. Cette lacune se comble néanmoins progressivement, comme en témoigne, par exemple, la toute récente traduction des œuvres de Chaucer chez « Bouquins ». Si, à la seule exception du *Conte du Franklin* de Chaucer, ce sont des textes moins canoniques que les éditrices offrent ici pour la première fois en version française, ils occupent, en revanche, une place importante dans l’histoire de la littérature, que ce soient parce que, comme trois d’entre eux, ce sont des traductions ou réécritures de lais de Marie de France, soit parce qu’ils sont très probablement liés à une source française perdue, soit encore, parce que, comme dans le cas d’*Emaré*, il porte le nom d’une héroïne et pourrait bien avoir été composé par une femme.

Se trouvent ici réunis pour la première fois ici et les lais bretons moyen-anglais traditionnels et *Sir Landeval* (comme l’a montré Anne Mathieu dans *BAM* 73 2008, pp. 65-83, même si cette adaptation assez fidèle du *Lanval* de Marie de France n’a guère eu la faveur des éditeurs, elle ne manque pourtant pas d’intérêt), ainsi que le conte de Chaucer. L’heureuse initiative de Colette Stévanovitch et Anne Mathieu permet de confronter ces témoins, d’en découvrir les caractéristiques communes et d’apprécier les transformations d’un genre. Qu’il s’agisse de ceux directement adaptés de Marie de France (*Lai le Freine* et *Sir Landeval*), des autres lais anciens (*Sir Orfeo* et *Sir Degaré*), de ceux de la seconde moitié du XIVe siècle, poèmes strophiques en rime couée (*Sir Launfal* - réécriture de Thomas Chestre -, *Emaré*, *Sir Gowther* et *The Erle of Tolous*), ou encore de la réécriture du genre sous la plume chaucérienne, tous ces témoins regorgent de motifs, thèmes et autres mythèmes, que ce volume met aisément en dialogue.

Les neuf textes sont présentés en version juxtalinéaire. L’édition moyen-anglaise reproduite pour les sept lais traditionnels est celle de *The Middle English Breton Lays* d’Anne Laskya et Eve Salisbury (Kalamazoo, Michigan, Medieval Institute Publications, 1995 ; ils sont également accessibles en lignes) ; pour *Sir Landeval*, c’est celle publiée, en annexe, par A. J. Bliss dans *Sir Launfal* (Londres, Nelson, 1960 ; volume depuis longtemps épuisé) ; quant à l’édition retenue pour le *Franklin’s Tale*, c’est celle du *Riverside Chaucer* (éd. Larry Benson, OUP, 1987). Les traductions françaises, présentations et annotations ont été confiées à un groupe d’anglicistes médiévistes chevronnés (Claire Vial, Hélène Dauby, Guy Bourquin, Philippe Mahoux-Pauzin, Jean-Jacques Blanchot, Marthe Mensah, Martine Yvernault, ainsi que les deux éditrices), qui avaient été encouragés à donner libre cours à leur sensibilité propre. Ne pas entraver le travail du traducteur littéraire évite à celui-ci de tomber dans le piège de laborieuses paraphrases ; il peut ainsi tirer parti de son autonomie pour re-créer l’œuvre-source, que le lecteur-cible découvre alors avec le même plaisir que s’il ne s’agissait pas d’une traduction. Comme il s’agit ici d’un travail d’équipe, on ne peut pourtant que regretter l’absence de quelques consignes, qui eussent permis de mieux translater ce qui rassemble ces écrits. Si ces neuf lais forment, en effet, bien une communauté textuelle, certains aspects stylistiques et lexicaux participent à souder leur unité. Les avoir quelque peu oblitérés estompe des traits saillants de leur cohésion.

On pourrait difficilement reprocher aux traducteurs de n’avoir guère essayé de reproduire les successions d’allitérations des poèmes. En français, il n’est en effet peu envisageable de les accumuler tout en respectant le sens de l’œuvre. En revanche, beaucoup de formules se répètent un peu obsessionnellement de texte en texte, ainsi qu’au sein de chacun d’entre eux, constante partagée par toutes ces compositions moyen-anglaises mais à laquelle les traducteurs n’ont pas toujours jugé bon d’être fidèles. Sans vouloir multiplier les citations, en voici quelques-unes. *Game and gle*: *Freine* 17 pleins d’allant, 342 dans l’allégresse, 405 pas traduit; *Orfeo* 19 tout joyeux. *Still as a(ny) stoon* : *Degaré* 384 raide mort ; *Launfal* 357 telle une pierre ; *Erl of T*. 755 immobile comme une souche. *Fayre and fre* : *Emaré* 21 et 246 belle et noble 71 belle et gente, 831 moult grâce et majesté, 963 charmant et noble ; Gowther 120 belles nobles. *Fayr and hende* : *Freine* 403 belle et douce ; *Gowther* 386 noble et jolie ; *Erl of T* 371 belle et distingué. *Fayr and bryght*: *Freine* 320 qui a noble visage ; *Emaré* 45 et 711 d’une beauté radieuse. *Gode and fayr* : *Degaré* 443 prospère et beau ;  *Emaré* 347 beau ; *Gowther* 679 généreuse et belle. *God in trone* : *Emaré* 1 et 1033 sur ton trône, 680, 820 et 836 Dieu le père ; *Gowther* 273 sur ton trône ; *Erl of T* 458 qui siège en majesté. De même, *Degaré* *knight and squires* 344 chevalier et écuyers, 355 gentilhommes. *Emaré* *play hym by the see* 345 s’exerçait au bord de la mer, 689 s’ébattre au bord de la mer.

Priver un poème de ses anaphores le dépouille d’une de ses richesses stylistiques. La traductrice d’*Orfeo* l’a bien compris et a reproduit les sept *And sum* par « D’autres » (391-8). De même celle de *Landeval* remet *Landeval* en tête de vers trois fois sur les cinq occurrences (171-5). Pourquoi, en revanche, avoir supprimé l’insistance du poète de *Degaré* sur l’empressement que manifeste le Comte à satisfaire son sauveur (*And* est employé cinq fois) et, immédiatement après, pour souligner la rapidité avec laquelle le jeune homme prend ensuite la route (*And* apparaît trois fois) ? On voit mal aussi pourquoi avoir évacué la réitération anaphorique de quatre *Sometyme* dans *Franklin* (1146-9). Il est tout aussi regrettable que les répétitions relevant de l’art du « minstrel-romance » (rappel des derniers mots du dernier vers au début de la strophe suivante) n’aient pas été systématiquement conservées : *Launfal* reproduit l’identité entre 804 et 805, mais la bouscule dans la séquence 816/817/830.

Si certains des collaborateurs n’ont pas considéré la fidélité à ce volet de la diction poétique de leur matériau comme leur priorité essentielle, tous ont été soucieux de reproduire strictement d’autres caractéristiques, ainsi, par exemple, la précision des détails concrets dont fourmillent les poèmes du second groupe. Une petite exception, toutefois. Pourquoi, dans *Emaré* 94, *crapowte* est-il rendu par « œil-de-serpent » (dont le sens n’est pas identique), plutôt que par « crapaudin », d’autant que, lorsque ce même vers est répété peu après (142), c’est effectivement le choix qu’a retenu le traducteur ? Même si presque tous ont aussi jugé important de ne pas escamoter les interventions du narrateur, reflet de la présence plus affirmée de ce dernier, ce n’est toutefois pas toujours le cas ; pourquoi, dans *Emaré*, avoir remplacé « d’après ce que je comprends » de 338 par « sauf erreur », et celui de 353 par « comme on le dit » ?

*Les Lais bretons moyen-anglais s*’adressent à un large éventail de lecteurs, dont d’aucuns seront à la recherche d’un mot, d’un concept, d’un motif, d’une structure, ou encore de personnages féminins. Pour beaucoup, il eût été important de ne pas adopter des formulations différentes lorsqu’il s’agit de traduire certains termes précis. *Clerk, clergise* : *Orfeo* 2 savant ; *Degaré* 270 *clergise* en religion ; *clerkes lore* 287 les belles lettres ; *so god a clerk* 296 si instruit ; *Gowther* 19 *therof seyus clerkus* dans les livres des savants ; *Franklin* 774, 1105, 1157, 1173, 1179, 1234 et 1612 clerc, 885 la théologie, 890 théologien, 1261 savant, 1119 étudiant. Quant à « fairy », au centre du merveilleux, il a droit, lui aussi à un choix de quasi-synonymes, procédé qui gomme simultanément la signification de son omniprésence. On peut d’autant plus s’étonner de constater les paraphrases de ce qui est un des mots-clefs des lais que Guy Bourquin s’arrêtait précisément à sa polysémie (p. 118), qui couvre à la fois les notions de prodige, d’exploit et de merveilleux. Adopter un seul des sens équivaut à sacrifier les autres tout en dépouillant les textes du poids de la récurrence. *Freine* 4 *ferly thing* mondes merveilleux, 10 féerie ; *Orfeo* 10 mondes enchantés, 194 et 492 enchantement, 283 *king of fairy* roi d’outre monde, 562 *land of fairy* monde fée ; *Degaré* 195 *fairi londe* féerie ; *Launfal* *kyng of Fayrye* 280 roi de Féérie (sic) et 1034 pays de Féerie ; *Emaré* 104 sortilège ; *Gowther* : *Ferly it is to here*  12 on avait peine à le croire, *of ferlys* 27 des histoires incroyables. Une certaine imprécision règne aussi dans la terminologie relative à « lai ». On voit ainsi, dans *Emaré*, le vocable « lai » remplacer l’anglais *songe* (24) et, assez curieusement aussi, *at her bygynne* 16 traduit par « leurs dits ». De même, dans *Orfeo*, après avoir *that lay « Orfeo » is y-hote*, auquel correspond ici « ce lai s’appelle ‘Messire Orphée’ » (600), on eût préférer trouver la redite de ce mot fondamental, au lieu de « texte » dans le vers suivant. Faut-il le souligner, la recherche de mots-clefs sur la base d’une traduction ne peut être que faussée par pareils écarts ?

Mais peut-être mon approche de la traduction littéraire est-elle fort personnelle. Le malaise du francophone confronté à des redites ne peut, selon moi, complètement justifier le souci qu’ont eu la plupart des traducteurs du volume de recourir à un éventail de synonymes. Dans le cas de textes anglais médiévaux, il est souvent essentiel de mieux respecter les répétions, surtout lorsqu’elles caractérisent, comme ici, la diction poétique de l’œuvre. Ces points de détail n’entachent toutefois pas l’extrême qualité des traductions, dans le plus grand respect philologique des textes.

La présence de quelques mots archaïsants est un procédé efficace dans la transmission du décalage chronologique entre le texte médiéval et le français contemporain, mais point trop n’en faut. Ils doivent essentiellement fonctionner comme des signaux et ne peuvent en aucun cas modifier le registre linguistique. Tout en étant sensible à la magie des mots anciens comme le traducteur d’*Emaré*, je déplore qu’il ait introduit un trop grand nombre de tournures obsolètes, voire à la limite du compréhensible, dans un texte écrit dont il dit lui-même qu’il est composé dans une langue simple. Ces modifications faussent le ton du poème probablement destiné à un auditoire plutôt populaire, comme le l’indiquent ces quelques traductions parmi bien d’autres : 254 *play togedur in bedde* « ayons déduits charnels », 631 *For he weddede so porely* « En m’épousant s’est forligné », ou encore 501 *that semely unthur serke* « belle gestante en ses atours », qui déconcertent quand on attend «  belle sous sa chemise ».

La question des tutoiement et du vouvoiement se pose de manière particulièrement aiguë dans le cas de textes moyen-anglais. Même si le système est alors en pleine mutation, certains emplois sont néanmoins significatifs. Loin d’illustrer l’incohérence de la distribution du vouvoiement et du tutoiement, beaucoup de dialogues reposent sur un jeu social artistiquement mis au point par le rédacteur. Il n’est pas anodin de voir, *Erl of T.*, l’alternance entre le « vous » systématique du chevalier qui s’adresse à sa dame et le « tu » des réponses de cette dernière. Comme le français peut faire passer des messages identiques en ayant recours au même procédé, on comprend mal pourquoi le vouvoiement a été généralisé dans leurs échanges verbaux en français (vv. 541-91 ou 619-66, etc.). C’est le même procédé qui se retrouve (mais ici le chevalier tutoie et la fée vouvoie) dans *Landeval* 501-21, nivelé lui aussi en « vous » dans la version française.

Il est toujours frustrant pour le traducteur de textes moyen-anglais de se trouver démuni face à l’absence de certains termes dans le *MED*, outil pourtant richement documenté. C’est le cas de *gaylours* (*Sir Landeval* 177) qu’il est tentant d’interpréter, comme le fait la traductrice, en s’inspirant du vers correspondant de *Sir Launfal* (*gestours* 430), « minstrel » dans le glossaire d’A. J. Bliss, devenu ici « ménestrel, » terme dont la signification ne se superpose néanmoins pas exactement à celle de *minstrel* (ce que signale d’ailleurs le traducteur d’*Emaré*, note 13 p. 487). Il est dès lors tentant de s’interroger la désignation de cet homme chez Marie de France dans son *Lanval*. *Jugleürs* (211) suggère le sens plus général d’amuseur public, jongleur (*AND* *jugleur*), guère éloigné sémantiquement de *galeur* (*DMF2* « galant, viveur » ?), lequel pourrait très bien, selon moi, être l’étymologie et la signification de ce *gaylour*. D’autres me laissent perplexe en dépit des recherches. Ainsi, *bous* (Gowther 293), glosé par f*alchion* dans l’édition de TEAMS et traduit ici par « fauchon ». Il n’eût pas été mauvais d’employer un autre vocable, tout comme dans l’original ; malheureusement, ni le *MED* ni le *DMF2* n’offrent ici de piste valable pour identifier ce terme.

Il faut féliciter les directrices de cette entreprise aussi utile qu’innovatrice puisque les seules modernisations ou traductions antérieures dont pouvait s’aider l’équipe de collaborateurs étaient celles du *Franklin’s Tale* et la modernisation de *Sir Orfeo* par J. R. R. Tolkien (non répertorié dans la bibliographie du volume). La présentation du volume est très soignée et les seules coquilles qui me sont apparues sont p. 201, v. 311 *quoiqu’il advienne* au lieu de quoi qu’il advienne et *Gowther* 250 *Pape*, 263 et 270 *pape* (tous trois désignent un pape précis). Il faut aussi signaler quelques belles trouvailles, comme, par exemple *Launfal* 147 *All thys world to wynne* Pour tout l’or du monde et 409 *God foryelde the !* Dieu te donne ton salaire ! ; *Franklin* 1016 *Til that the brighte sonne loste his hewe*  Jusqu’à l’heure où pâlit le soleil.

Juliette DOR (Université de Liège)